

Elle est dans les bras d'un homme, une femme française avec un homme japonais en 1959, sortie du film, c'est une belle actrice qui joue une actrice venue jouer une infirmière dans un film international sur la paix. Mais que peut une fausse infirmière à Hiroshima, dans les bras d'un architecte ? Que peut une comédienne face à la réalité ? Elle voit tout, *Je sais tout*, et elle ne sait rien, ou elle ne voit rien et lui comprends tout. Sa parole est une vision.

Prendre soin et construire, la place de l'humain dans l'espace de l'histoire et de son histoire, comment se rebâtir quand tout s'est écroulé.

Lui est un homme marié heureux avec sa femme, elle est une femme mariée heureuse avec son mari. Comment faire simple quand on peut faire compliqué. Le peignoir-kimono du réveil lui va à ravir.

La scène sous la douche n'est pas une scène d'horreur à la Hitchcock ou d'extermination à la Buchenwald, — *plus jamais Hiroshima*, comme une pancarte du film tourné sur la paix qui ne vaut pas mieux qu'un de ces *films publicitaires sur le savon*, — mais d'amour (pour chasser les cendres d'Hiroshima ?)

Il voudrait la revoir, elle lui donne envie d'aimer, *toujours les amours de rencontre*, dit-elle. *C'est une histoire idiote*, dit-elle... Pour Hiroshima, il n'y a pas de mots.

Elle vient de Nevers, et never more. Elle parle allongée la tête posée sur son bras à lui ou à elle. Ses mots disent ses maux, la main endormie de l'amant fait écho à la main morte de l'aimé, le passé est toujours présent. Elle a 23 ans, elle aime un soldat allemand qui a été tué sur dénonciation alors qu'il l'attendait, le jour de la libération de la ville en 44. Ils avaient le projet de se marier et de vivre en Bavière, le pays de Louis II et de Sissi. Elle a été tondue, et comme elle crie de malheur ses parents l'ont mise à la cave, ni vue ni entendue. Un petit air de Falconetti-Jeanne D'arc. Pour se consoler et se sentir plus près de son amant, elle s'arrache les mains sur les pierres de la cave et se suce le sang, dans une séquence très érotique, vampirisée par son amour mort. Un jour une bille *encore chaude* qui roule depuis le soupirail la ramène à la lumière du monde. Ses cheveux ont repoussé en souplesse, *raisonnables* comme elle, et puis ça lui va mieux que les cheveux longs ondulés. Ses parents la poussent à enfourcher son vélo en pleine nuit d'été avec son imperméable beige pour partir à Paris, obscur débarras fantomatique. Quand elle arrive à Paris le surlendemain, Hiroshima a été bombardé.

Elle est toujours habillée immaculée en blanc ou clair, les nuits sont douces à Hiroshima. Elle n'a pas de nom autre que son incarnation. C'est Emmanuelle Riva, fine et élégante, avec les mots de Marguerite Duras qui lui donne une densité au-delà de son corps. Elle ouvre les yeux, regarde hypnotiquement devant pour voir le passé, il surgit mieux au fond de plusieurs verres de bière que l'aide à boire son amant, rétroviseur(s) de l'inconscient.

Comme elle devient hystérique, il lui file une paire de baffes pour la dégriser vite fait de son histoire, comme le psychanalyste interrompt une séance au moment crucial pour mieux reprendre le travail ensuite.

Elle reprend avec un air de jouet cassé, elle n'est plus "voyante". Ça fait 14 ans qu'elle n'en a parlé à personne, ça l'émeut lui d'être accoucheur de cette histoire, bien que le mort le vampirise et qu'elle lui dise en guise de déclaration *ah que c'est bon d'être avec quelqu'un quelque fois*, il ne veut pas qu'ils se quittent. Il devient le dépositaire de l'oubli. Quelques heures après, elle rentrera en France.

Elle rentre à l'hôtel se mettre la tête sous l'eau et se prendre à témoin dans la glace. Elle a trompé son amour défunt en le confiant à un autre & en le rendant racontable. Ce n'est que l'histoire d'un amour impossible, qui se répète à Hiroshima. Une projection.

Elle ressort, elle part pour ne pas se perdre. Elle se retrouve devant le bar où ils étaient. Elle est larguée. Il s'y retrouve aussi. Elle le largue. *Il est plus impossible encore de rester que de se quitter*. Ils pataugent dans le pathos, c'est incantatoire, ça devient mythologique.

Elle marche dans la nuit à Hiroshima, elle est à Nevers en même temps. Elle marche comme on se fuit.

— *Dévore-moi. Déforme-moi à ton image. Tu me tues encore. Tu me fais du bien.* (On est loin du *Dévaste-moi* de Brigitte Fontaine en 1966). L'aimé mort et l'amant d'après l'explosion l'irradient. Elle se consume.

Elle entre s'asseoir à la gare, en partance ou déjà partie. Revoir Nevers où elle est morte d'amour : *Histoire de 4 sous, je te donne à l'oubli*. & avec toutes les saloperies. Où est l'oubli, rangé conservé dans les musées historiques, images, films, livres, "extérieurs", cartes postales et circuits touristiques de l'horreur et de l'indicible, ou dans l'intime de chaque survivant, dompté pour que chacun puisse revivre, dépoussiéré de temps en temps par une commémoration officielle et décoré par une gerbe.

*La Douleur* de Duras n'a vu le jour qu'en 85, à partir de ses *Cahiers de guerre* (où elle attend Robert Antelme) écrits en 44-45...

Elle va au Casablanca, café de Michael Curtiz, Bogart et Bergman, au scénario alambiqué et à l'amour sacrifié. Il l'avait rencontré dans un café où elle s'ennuyait *de la façon qui donne aux hommes envie de connaître une femme*. Le café est presque vide, il la rejoint et s'assoit plus loin, la regarde se laisser aborder par un bellâtre sans répondre, mettre encore plus de distance entre eux déjà perdus dans ce grand espace alors que le jour se lève. (& on sait du film du même nom qu'après toute la commémoration, ça finit mal). Le silence est une parole incompressible.

Elle est à l'hôtel adossée à la porte de sa chambre, il toque, elle ouvre d'un geste de côté, *impossible de ne pas venir*. Un drame ou une passion : mort et amour mêlés depuis le début dans la même chambre, plus fort qu'eux, hors d'eux.

— *Je t'oublierai ; je t'oublie ; regarde-moi, regarde comme je t'oublie*. Il faut ouvrir les yeux des années après, quand bien même on est aveuglé. Il calme tendrement l'hystéro. Elle l'avait dit au début : *de bien regarder, je crois que ça s'apprend*.

Elle l'appelle *Hi-ro-shi-ma, c'est ton nom*, il lui a fait retrouver la déflagration qui l'a amenée là.

Il l'appelle *Ton nom à toi est Nevers, en France*, centre d'une histoire intérieure qui le laisse sur le bord du fleuve.

Elle est une incarnation de chair et de mots, plus que n'importe quel personnage. Le "devoir de mémoire" est aussi en nous. Dans la répétition jusqu'au déplacement, redonner vie aux paroles et sortir du silence, mettre en rapport.

Elle représente une œuvre. Que peut un film sans précédent dans l'histoire du cinéma ? Montrer et monter. Le style accentue la vie et les possibilités. L'exigence d'un style est incomparable et ne vieillit pas.